

L'immanence dans la réflexion de Saussure

Michel ARRIVÉ



Colloque Albi Médiations Sémiotiques – Études

Collection Études

L'immanence en jeu

sous la direction de
Alessandro Zinna & Luisa Ruiz Moreno

Éditeur : CAMS/O
Direction : Alessandro Zinna
Rédaction : Christophe Paszkiewicz
Collection Études : L'immanence en jeu
1^{re} édition électronique : juillet 2019
ISBN 979-10-96436-03-3

Résumé. Saussure utilise rarement – peut-être jamais ? – le terme *immanence*. Cependant sa réflexion s'inscrit clairement dans une approche immanentiste. Mais d'une façon spécifique.

Pour essayer de jauger la place et la fonction de l'immanence dans la réflexion saussurienne, il a donc semblé utile de procéder de façon comparative. Après avoir, très rapidement, évoqué une théorie du langage résolument non-immanentiste (celle de Spinoza), on a étudié la réflexion de Hjelmslev, qui revendique explicitement l'immanentisme. C'est en relation constante avec cette réflexion qu'a été envisagée celle de Saussure. Les parentés apparaissent vite. Mais aussi les divergences. Les principales d'entre elles portent sur le problème de l'évolution diachronique des langues. Un indice non trompeur des divergences entre Saussure et Hjelmslev est l'absence, chez le second, de l'opposition saussurienne entre *synchronie* et *diachronie*.

IMMANENCE, TRANSCENDANCE, SYNCHRONIE, DIACHRONIE

Michel Arrivé était Professeur émérite à l'université Paris X – Nanterre. Linguiste et romancier, spécialiste de l'œuvre d'Alfred Jarry et des problématiques psychanalytiques, il a publié de nombreux ouvrages sur ces thématiques. Parmi ses publications, rappelons notamment *Les langages de Jarry: essai de sémiotique littéraire*, Paris, Klincksieck, 1972 ; *À la recherche de Ferdinand de Saussure*, Paris, PUF, 2007 ; *Le linguiste et l'inconscient*, Paris, PUF, 2008 ; *Saussure retrouvé*, Paris, Classiques Garnier, 2016.

Pour citer cet article :

Arrivé, Michel, « L'immanence dans la réflexion de Saussure », in Zinna, A. et Ruiz Moreno, L. (éds 2019), *L'immanence en jeu*, Toulouse, éditions CAMS/O, Collection Études, p. 35-50,

[En ligne] : <http://mediationsemiotiques.com/ce_imm_s1_03_arrive>.

L'immanence dans la réflexion de Saussure

Michel ARRIVÉ

(Université Paris X – Nanterre)

Où en est l'immanence dans la réflexion linguistique et sémiologique de Saussure ? Avant de poser la question qu'implique immédiatement le titre de cet article ¹, il est sans doute utile de lui donner une plus grande extension. Faut-il l'énoncer de la façon la plus générale, sous la forme suivante : le langage relève-t-il de l'immanence ou de la transcendance ? Il faudrait alors interroger les philosophes. Ce ne serait pas chose aisée. Un grand nombre d'entre eux ne prennent le langage que pour l'instrument de désignation et de communication que, tout imparfait qu'il est à ce double égard, il constitue néanmoins de façon non contestable. C'est ainsi que procède, entre une foule d'autres – qui se distinguent, certes, sur des points non négligeables – le Spinoza des *Pensées métaphysiques* : l'analyse des termes *Vrai* et *Faux* lui permet de poser que ces mots – comme beaucoup d'autres – ne sont rien d'autre que des « dénominations extrinsèques des choses ». Pour cette raison, leur attribution aux choses ne peut être le fait que du « rhéteur » (Spinoza 1954 : 317). C'est cette propriété qui exclut le *Vrai* de la classe des « termes transcendants » (*Ibid.*, p. 318), proposition où l'adjectif *transcendantal* a un sens très différent de celui qui lui sera donné par exemple par Hjelmlev. Ainsi mis à l'écart, pour certains de ses éléments, de la transcendance, le langage selon Spinoza ne semble pas relever non plus de l'immanence. Il se partage pour lui entre deux sortes d'éléments : les « termes transcendants » – employés par les philosophes – et les autres, par exemple *vrai* et *faux*, qui « signifient pour le vulgaire » (*Ibid.*, p. 317).

Comme bon nombre de penseurs qui ont à l'égard du langage une attitude de ce type, Spinoza manifeste intérêt et compétence pour l'histoire des phénomènes linguistiques : la suite de l'analyse des termes *vrai* et *faux* fait l'histoire, à la fois pittoresque et pertinente, de leur évolution sémantique (*Ibid.*, p. 317). La prise en compte centrale, dans tout discours sur le langage et les langues, des données relatives au sujet parlant et au changement sont, d'emblée, des indices non trompeurs d'une conception non immanentiste.

Mais il est plus prudent et plus utile de quitter les philosophes et d'interroger sur l'immanence du langage les linguistes eux-mêmes. Celui d'entre eux qui a posé la question de la façon la plus explicite est sans doute Hjelmslev. C'est pourquoi il est utile, avant d'en venir à Saussure, de décrire la façon dont il conçoit l'immanence dans le langage.

Dans les *Prolégomènes à une théorie du langage*, Hjelmslev ne donne pas de définition préalable de la notion d'*immanence*. On cherche vainement le terme dans la liste des « Définitions » qui clôt l'ouvrage (Hjelmslev 1971 : 164-169 ; 1993 : 131-138). Mais le premier chapitre du livre est consacré à marquer la nécessité absolue de construire la « théorie du langage »² d'une façon totalement « immanente » (Hjelmslev 1971 : 13 ; 1993 : 8). L'énumération des traits énumérés pour répondre à cette exigence permettra de repérer la conception que l'auteur se donne de la notion.

La « théorie du langage », qui a un « but exclusivement immanent », est opposée à l'« étude du langage », dont le but est « essentiellement transcendant » (Hjelmslev 1971 : 13 ; 1993 : 8). Le rejet de la transcendance n'est toutefois ni absolu, ni définitif : la « Perspective finale » qui constitue l'ultime chapitre des *Prolégomènes* procède à une récupération, à vrai dire un peu cavalière, de la *transcendance* (Hjelmslev 1971 : 160). « Fondée sur l'immanence », elle lui reste de toute façon hiérarchiquement subordonnée.

Les traits qui caractérisent selon Hjelmslev la « théorie », selon lui nécessairement « immanente », du langage se répartissent selon deux modes d'approche complémentaires.

À l'égard de la visée, « la connaissance immanente de la langue » cherche à atteindre « la langue en tant que structure spécifique qui ne se fonde que sur elle-même » (Hjelmslev 1971 : 31 ; 1993 : 19). C'est à la fois l'ébauche de la définition hjelmslévienne de l'immanence et le point de départ de la conception de la langue qui est mise en place dès le chapitre 2, « Théorie du langage et humanisme » : son caractère « immanent » tient à ce qu'elle « ne se fonde que sur elle-même ». Le théoricien a donc à mettre au jour :

une *constance* [en danois *konstanz*] qui ne soit pas enracinée dans une « réalité » [*virkelighed*] extralinguistique ; une constance qui fasse

que toute langue soit langage, quelque langue que ce soit, et qu'une langue reste identique à elle-même à travers ses manifestations les plus diverses. (Hjelmslev 1971 : 15 ; 1993 : 9)

De quel ordre sont les « manifestations diverses » qui sont ainsi alléguées ? Le texte ne le révèle pas d'emblée. Mais dès la page suivante l'auteur se livre à une critique sévère de « l'histoire » (*historien*, avec l'article postposé), tant dans son domaine propre que dans celui des sciences humaines. Il est donc vraisemblable que les « manifestations les plus diverses » englobent, entre plusieurs autres (dialectales, sociales, voire « individuelles », comme il est dit p. 16), les variations historiques qui affectent les langues. Ainsi, Hjelmslev semble poser que l'identité de la langue à elle-même se maintient selon la « constance » qui fait d'elle une langue en dépit des transformations qui, apparemment, la modifient. Serait-ce que l'immanence implique nécessairement la permanence ? Cette proposition n'est pas explicitement formulée, mais elle est présumée par la façon dont le problème est traité. Il conviendra d'y revenir.

Après la visée vient l'examen des méthodes à mettre en œuvre pour aboutir à la théorie immanente du langage. Le « point de vue » (*synspunkt*) immanentiste consiste à procéder à l'élimination de toute « réalité extralinguistique ». S'ensuit l'exclusion des deux « réalités » généralement prises en compte par les approches « transcendantales ». Ce sont d'une part « la description physique et physiologique des sons du langage », d'autre part « la description psychologique et logique des signes – c'est-à-dire des mots et des phrases » (Hjelmslev 1971 : 10-11 ; 1993 : 6). Les justifications de ces deux exclusions sont exactement parallèles.

La première description, celle des sons, est écartée parce qu'elle « risque de retomber dans la physique et la physiologie pures ». C'est que les sons ne sont pas la seule manifestation possible pour les langues. De longs développements des *Prolégomènes* (Hjelmslev 1971 : 131-134 ; 1993 : 92-94) énumèrent diverses manifestations substantielles effectives ou possibles des « langues naturelles » (au singulier : *dagligsproget*, terme qui serait sans doute mieux traduit par « langue quotidienne ») : gestualité, écriture, « codes signalétiques des flottes de guerre, alphabet des sourds-muets », etc. Ces propos, notamment quand ils portent sur l'écriture, sont très voisins de certains textes saussuriens que Hjelmslev, en son temps, ne pouvait évidemment pas connaître, comme par exemple Saussure (2011 : 135). La conclusion du théoricien danois est sans détours : « N'importe quel système d'expression linguistique peut se manifester par des substances d'expression extrêmement différentes » (1971 : 133 ; 1993 : 93).

Les sons dans leur réalité substantielle, acoustique et articulatoire, n'ont donc aucune pertinence à l'égard du système de la langue.

La seconde description écartée est celle qui viserait l'aspect « psychologique et logique des signes ». Elle serait en effet menacée de « se réduire à une psychologie, une logique et une ontologie pures » et de « perdre alors de vue son point de départ linguistique ». Il faut en ce point établir une distinction rigoureuse entre deux objets : d'une part l'« aspect psychologique et logique des signes – mots et phrases » (*tegnenes – ordenes og sætningernes* ; Hjelmslev 1993 : 6) et d'autre part le « contenu » (*inhold* ; *Ibid.*, p. 44-55). Celui-ci est en effet défini de façon « purement opérationnelle et formelle » comme l'un des deux « fonctifs » qui « contractent la fonction sémiotique » (*tegnfunktion*), établie entre le « contenu » et l'« expression » (*udtryk*) : « un contenu n'est contenu que parce qu'il est contenu d'une expression » (Hjelmslev 1971 : 67). Tant le contenu que l'expression, chacun en ce qui les concerne, se distinguent de leurs « sens » (*mening*) respectifs : « sens du contenu » (*inholdsmening*) et « sens de l'expression » (*udtryksmening*) (Hjelmslev 1993 : 45), car, Hjelmslev tient à le préciser, rien n'empêche de recourir à la notion de « *sens de l'expression* quoique que ce soit contraire à l'habitude » (Hjelmslev 1971 : 74). Pour le contenu, le « sens » est constitué par les « aspects psychologiques et logiques » du texte. C'est précisément ce « sens » qui est, « provisoirement », éliminé.

Ces analyses, on l'a vu plus haut, ont à affronter un problème capital : celui des transformations de la langue, notamment dans le temps. Car la langue, est-il dit dans le chapitre 2, est donnée comme « identique à elle-même ». De quelle façon cette « identité à elle-même de la langue » résiste-t-elle à la diversité, évidemment reconnue, de « ses manifestations les plus diverses », notamment historiques ? Car les changements qui l'affectent – ou semblent l'affecter – peuvent venir d'ailleurs que d'elle-même, et par là s'opposer à une conception purement et totalement immanentiste. Il est donc capital, dans toute visée immanentiste du langage, de donner une solution à ce problème.

Hjelmslev ne dénie pas les modifications que l'histoire apporte inévitablement à toute langue. Cependant son attitude à l'égard du changement linguistique présente une spécificité, signalée par un phénomène révélateur : il ne reprend pas la dichotomie saussurienne de la *synchronie* et de la *diachronie*. Sauf erreur ou oubli, aucun des deux termes n'apparaît comme nom ni dans *Le langage*, ni dans les *Prolégomènes*³ et n'est signalé ni dans les « Définitions » des *Prolégomènes*, ni même dans les index des deux ouvrages. Dans les *Prolégomènes*, Hjelmslev n'aborde

explicitement le problème du changement que sous les espèces du changement « purement phonétique » et du « changement sémantique » : l'un et l'autre peuvent intervenir « sans que le schéma linguistique en soit en rien affecté » (Hjelmslev 1971 : 134 ; 1993 : 93-94). C'est l'implication inévitable de l'extériorité préalablement posée des aspects « purement phonétiques » et « purement sémantiques ». Il est vrai que survient ensuite une allusion à la distinction entre ces changements extérieurs, transcendants, et les « changements formels », immanents. En tant que tels, ceux-ci affecteraient le schéma linguistique. Mais ils ne sont plus allégués dans la suite des *Prolégomènes*.

C'est dans *Le langage* qu'apparaît de façon complète la conception hjelmslevienne de « la transformation du langage ». Hjelmslev procède dans ce texte à une mutation décisive du concept. Manifestée d'abord sous la forme d'une interrogation rhétorique (Hjelmslev 1966 : 169), elle prend aussitôt après la forme assertive qu'on attendait, sous la forme d'une comparaison – d'origine saussurienne – avec la pratique du jeu d'échecs :

Tant que dure la loi, tout *p* au début du mot est mécaniquement converti en un *f* [dans la langue fictive prise en ce point pour exemple] ; c'est une loi de conversion du même type que celle qui vaut pour le jeu d'échecs : les pions atteignant l'autre bout de l'échiquier ont leur valeur convertie en celle d'une reine. Cette « transformation » se produit, ou peut se produire, chaque fois qu'on joue aux échecs, que ce soit demain ou l'an prochain ; ce n'est pas une modification, c'est un état. (Hjelmslev 1966 : 169)

La « modification », inévitablement engagée dans la temporalité, se trouve ramenée à l'application, à chaque fois instantanée, d'une loi constamment présente et impérative. Instantanée ? Mieux : intemporelle : elle se situe « demain ou l'an prochain ». Le temps n'importe pas. Seule relève de la langue la loi qui impose la conversion. La langue conserve donc, intacte, son identité à elle-même.

Pourtant le doute subsiste. Il se manifeste d'abord par une appréciation quantitative : « Beaucoup des phénomènes qu'on a considérés exclusivement du point de vue de la transformation linguistique, ne sont que des phénomènes statiques » (*Ibid.*, p. 169-170). « Beaucoup » ? Eh oui, *beaucoup*. Mais pas *tous*. Certains phénomènes résistent à l'analyse purement statique de la transformation. Hjelmslev le remarque, comme à regret : « *il reste* [nous soulignons] le fait que la langue se transforme » (*Idem*). Cette transformation vient des « changements de la prononciation » et de « ceux de la signification et des signes » (*Idem*). Comment rendre compte de ce résidu ? Le seul moyen est de le renvoyer du « schéma », où

il n'a que faire, à l'« usage ». C'est alors « l'homme » qui sera en cause : « L'homme est un être capricieux et énigmatique, et c'est lui qui est en jeu ici » (*Idem*).

Hjelmslev met « les transformations phonétiques qu'une langue subit au cours des temps » sur le compte de « quelques tendances prédominantes qu'une même population peut conserver pendant plusieurs siècles » (*Idem*). Il continue cependant à marquer que « les transformations de la structure ne peuvent pas résider dans les tendances de la communauté linguistique. Car la structure est justement définie comme quelque chose qui en est indépendant » (*Idem*).

Il y aurait lieu, certes, de s'interroger avec une sourde inquiétude sur ce qu'il en est de « l'homme » dans la réflexion de Hjelmslev. L'homme « qui est en jeu ici » est, inévitablement, le sujet parlant. Quelle est la connotation des adjectifs « capricieux » et « énigmatique » qui lui sont attachés ? Laudative ou péjorative ? Présent, au plus haut point, dans l'« usage », l'homme ne l'est-il pas, d'une autre façon, certes, dans le « schéma » ? Et la « communauté linguistique » en laquelle il s'insère ? Vastes questions que je me contenterai d'avoir, pour l'instant, évoquées. Car Saussure nous permettra d'y revenir.

Hjelmslev est, à son habitude, d'une rigueur extrême quand il apprécie selon ses propres points de vue les travaux de ses prédécesseurs. Ainsi il rejette comme « transcendantales » les mises en place de « systèmes d'axiomes » de Bloomfield et de Bühler (Hjelmslev 1971 : 13). Finalement il reconnaît au mode d'approche qu'il met en place « un seul devancier indiscutable : le Suisse Ferdinand de Saussure » (*Ibid.*, p. 14). Il émet cependant quelques réserves. Outre l'exclusion, non explicitement revendiquée, de la *synchronie* et de la *diachronie*, il formule deux critiques sévères. La première porte sur la façon dont le CLG présente les relations entre forme et substance (*Ibid.*, p. 67-68). La seconde affecte la « base essentiellement sociologique et psychologique » sur laquelle Saussure fonde la linguistique (*Ibid.*, p. 136).

En ce point j'entends une timide question de mes lecteurs : pourquoi diable nous avoir parlé de Spinoza et de Hjelmslev alors que le titre annonce le seul Saussure ? La réponse a sans doute été devinée. Spinoza, parmi beaucoup d'autres, mais sous une forme particulièrement accusée, donne l'exemple d'une réflexion sur le langage aussi éloignée que possible de tout point de vue immanentiste. C'est l'inverse pour Hjelmslev : il est sans doute impossible de mettre en place une conception du langage plus immanentiste. Par rapport à ces deux conceptions opposées, la position de Saussure va pouvoir être appréciée à sa juste mesure.

Le problème de l'immanence opposée à la transcendance se présente chez Saussure de tout autre façon que chez Hjelmslev. Aucun des deux termes n'est communément utilisé par Saussure. Je n'ose dire *jamais*, tant il est imprudent de porter un jugement d'absence sur un élément d'un texte. Mais les index du *CLG*, des *Écrits de linguistique générale* (2002) et de *Science du langage* (2011) ne comportent d'entrée pour aucun des deux termes.

Mais l'absence des mots n'implique évidemment pas l'absence du problème. Saussure, c'est vrai, récuse explicitement, à plusieurs reprises, le statut de philosophe ou de métaphysicien : « Nous sommes très éloignés de vouloir faire ici de la métaphysique », glisse-t-il furtivement à propos du problème de la présence à la conscience du mot et de son sens (Saussure 2011 : 111 ; voir aussi p. 106). Mais ce geste de dénégation survient souvent quand l'auteur s'avise que sa réflexion, extérieure, dans son origine, au champ de la métaphysique, s'y engage irrémédiablement. Saussure accepte parfois cet engagement et va jusqu'à souligner l'importance « philosophique » d'un problème qu'il aborde. C'est ce qui se produit à propos du changement linguistique, étroitement lié à la question de l'immanence. Le posant comme « fortuit », il énonce la proposition suivante :

Cette vue, qui nous est inspirée par la linguistique historique, est inconnue à la grammaire traditionnelle [...]. La plupart des philosophes de la langue l'ignorent également : et cependant rien de plus important au point de vue philosophique. (*CLG* : 122)⁴

Sans s'afficher ostensiblement, les préoccupations « philosophiques » sont présentes chez Saussure. L'immanence n'a pas besoin d'être nommée pour être l'objet fréquent, dirais-je constant ? de son intérêt. Il se manifeste sous plusieurs aspects.

Décrire la langue de façon immanente, c'est d'abord la définir par elle-même, indépendamment de tout objet qui lui serait extérieur. Ce geste est réalisé par Saussure de différentes façons, nécessairement articulées entre elles de telle façon qu'on peut les faire apparaître dans un ordre indifférent. C'est le parti auquel se résout Saussure au moment où il se pose, dans l'angoisse, la question « *Unde exoriar ?* » :

Unde exoriar ? – C'est la question peu prétentieuse, et même terriblement positive et modeste que l'on peut se poser avant d'essayer par aucun point d'aborder la substance glissante de la langue. Si ce que je veux en dire est vrai, il n'y a pas un seul point qui soit l'évident point de départ. (Saussure 2002 : 281)

Soumettre « la substance glissante de la langue » à un point de vue immanentiste, c'est, d'abord, la définir, de façon inversée, comme une *forme*,

conçue comme interne, en écartant le recours aux *substances* externes. La revendication de cette position est rigoureuse, explicite et répétitive, même si elle se manifeste avec plus d'énergie dans les propos didactiques du *CLG* que dans les méditations silencieuses de *Science du langage*. C'est donc le texte du *CLG* qu'il convient de rappeler :

La langue élabore ses unités en se constituant entre deux masses amorphes. [...] La linguistique travaille donc sur le terrain limitrophe où les éléments des deux ordres se combinent ; *cette combinaison produit une forme, non une substance.* (*CLG*: 156-157)

Une forme, nous est-il dit. Reste à préciser la forme de cette « forme ». C'est ici qu'intervient la notion centrale de « système de valeurs relatives et négatives, n'ayant d'existence que par l'effet de leur opposition » (Saussure 2011 : 190) et le principe, qui en est inséparable, de l'« arbitraire du signe » (*CLG*: 100-102). Je juge inutile de revenir ici, après tant d'autres, sur le lien qui s'établit entre ces deux aspects de la réflexion saussurienne. Je remarque cependant que l'arbitraire du signe a pour effet d'éliminer toute relation de la langue comme système avec quelque « réalité extralinguistique » que ce soit. Saussure recourt à la fiction d'une langue constituée de deux signes. Empêchée pour cela de prendre directement en charge quelque réel que ce soit, elle est cependant propre à « tout classer » :

Ainsi, dans une langue composée au total de deux signes, *ba* et *la*, la totalité des perceptions confuses de l'esprit viendra NÉCESSAIREMENT se ranger ou sous *ba* ou sous *la* : l'esprit trouvera, du simple fait qu'il existe une différence *ba/la* et qu'il n'en existe pas d'autre, un caractère distinctif lui permettant régulièrement de tout classer sous le premier ou sous le second chef (par exemple la distinction de *solide* et de *non solide*). (Saussure 2011 : 187-188)

Les exclusions qui sont nécessaires à la mise en œuvre de ce point de vue immanentiste portent sur les objets également éliminés par Hjelmslev. Il s'agit d'un côté de la matière sonore telle qu'elle se manifeste par la voix humaine, de l'autre côté de ce qu'il y a de « psychologiquement pur » dans le sens des unités manifestées.

La première de ces exclusions est constante chez Saussure. Elle est justifiée « philosophiquement » dès 1894, dans les « Notes pour un article sur Whitney » :

Dans un des derniers chapitres de *Life and Growth of Language*, Whitney dit que les hommes se sont servis de la voix comme ils se seraient servis du geste ou d'autre chose, et parce que cela leur a semblé *plus commode* de se servir de la voix. Nous estimons que ces

deux lignes, qui ressemblent à un gros paradoxe, [apportent] la plus juste idée philosophique qui ait jamais été donnée du langage ; mais en outre que notre plus journalière pratique des objets soumis à notre analyse aurait tout à gagner à partir de cette donnée. (Saussure 2002 : 215 ; voir aussi Godel 1957 : 193-194 et Engler [1968] 1989 : 270)

En un autre point s'institue une comparaison assez désobligeante entre la voix humaine et la pratique de teinture des étoffes qui s'impose pour l'usage des signaux maritimes colorés :

L'acte phonatoire apparaît comme un instrument nécessaire, mais en soi aussi peu essentiel que dans le cas des signaux maritimes l'acte du teinturier qui aura préparé les drapeaux pour donner l'impression du vert, du rouge ou du noir. (Saussure 2002 : 248)

S'ensuit l'inévitable conclusion, qui comporte l'exclusion attendue : « Les entités de l'ordre vocal ne sont pas des entités linguistiques » (*Ibid.*, p. 23).

La seconde exclusion ne doit pas être confondue avec celle qui porte sur la « chose », comme dit Saussure. Celle-ci est constante, présente notamment dès la définition du signe (*CLG* : 97-98) et chaque fois qu'il est question de l'« arbitraire du signe ». Celle dont il est maintenant question affecte le sens psychologiquement formé, qui se distingue par là du signifié. Le passage le plus pertinent à cet égard est sans doute celui de *Science du langage* où Saussure, dans un écrit de préparation du Deuxième cours de linguistique générale, conjoint les deux exclusions, qui sont, plus souvent, examinées de façon séparée. C'est ce qui s'observe notamment dans un passage de « De la double essence du langage » où sont successivement rejetées hors du « domaine linguistique » d'abord « les significations, les idées, les catégories grammaticales extérieures aux signes », ensuite « les figures vocales qui servent de signes » (Saussure 2011 : 80). Mais on le voit, comment dire ? hésiter ? ce serait excessif. Non : il se contente de marquer sa perplexité devant la rigueur des exclusions à pratiquer. Cette perplexité se fait entendre, j'ose l'oxymore, par les silences, marqués dans le texte par les espaces laissés en blanc. Voici d'abord pour les sons :

Comme pour toute valeur, nature incorporelle de ce qui fait les unités de la langue. Ce n'est pas la matière phonique {/substance vocale} qui [segment laissé en blanc]. (*Ibid.*, p. 294)

Et voici pour les « idées » :

Mais réciproquement, s'il peut paraître paradoxal que le son soit quelque chose de [segment laissé en blanc], on peut en dire autant de l'idée qui s'attache à un mot, qui s'attache aux différentes unités. Elle aussi ne représentera jamais qu'un des éléments de la valeur, et ce sera

une illusion de croire qu'au nom de cet élément on puisse traiter par la psychologie pure les différentes unités de la langue. (*Ibid.*, p. 295)

Ces textes, révélés très tardivement, n'ont pu que rester inconnus à Hjelmslev. Ils évoquent cependant très directement, au moins par le contenu – car leur tonalité reste très différente entre les deux auteurs – les positions prises dans les *Prolegomènes* sur les problèmes évoqués.

Quoi qu'il en soit, le résultat de cette double exclusion est la définition de la langue comme « système de valeurs », en termes saussuriens, ou, en d'autres termes, comme « structure spécifique qui ne se fonde que sur elle-même ». C'est-à-dire, quoi qu'il en soit de la désignation, comme objet strictement immanent.

Pendant cette définition de la langue comme forme ne doit pas occulter une autre définition saussurienne. Elle se présente sous un aspect différent, moins spectaculaire et même assez labyrinthique. Car elle fait apparaître simultanément deux conceptions apparemment opposées de la langue. Elle a de ce fait souvent été occultée. Elle est en outre obscurcie par une difficulté lexicale : l'utilisation des termes *idée* et *forme* dans des sens propres à égarer le lecteur :

La première expression de la réalité serait de dire que la langue (c'est-à-dire le sujet parlant) n'aperçoit ni l'idée *a*, ni la forme *A*, mais seulement le rapport *a/A* ; cette expression serait encore tout à fait grossière. Il n'aperçoit vraiment que le rapport entre les deux rapports *a/AHZ* et *abc/A*, ou *b/ARS* et *blr/B*, etc. (*Ibid.*, p. 156 ; il s'agit apparemment d'un texte préparatoire au Deuxième cours de linguistique générale)

Essayons de nous orienter en ce labyrinthe. La langue est fondée sur le rapport, ou plus précisément sur les rapports. Elle les « aperçoit », certes, mais c'est parce qu'ils la constituent. Quels sont-ils, ces rapports ? C'est d'abord celui qui est établi entre *a*, « l'idée » – à comprendre ici, premier aspect de la difficulté annoncée, avec le sens qui sera, plus tard, donné à *signifié* – et *A*, « la forme » – à comprendre ici, second aspect de la difficulté lexicale, avec le sens qui sera plus tard donné à *signifiant*. Mais elle est aussi et surtout « rapport entre les deux rapports *a/AHZ* et *abc/A*, ou *b/ARS* et *blr/B*, etc. », c'est-à-dire entre l'ensemble des signifiants et des signifiés qui la constituent dans le système de rapports négatifs que fait apparaître leur coprésence. Fondée dans son statut par un système de « rapports de rapports », la langue ne cesse donc nullement d'être une *forme*, cette fois dans le sens de « système de valeurs relatives et négatives, n'ayant d'existence que par l'effet de leur opposition » (*Ibid.*, p. 190). On retrouve donc le point de vue immanentiste qui a été jusqu'à présent à tout moment repéré.

Mais tout était déjà changé, dans le dédale du texte analysé, avant que ne se mette en place cette conception formaliste. Car la forme ainsi décrite comme « rapports de rapports » venait d'être assimilée, au sens le plus littéral du terme, à un autre élément : le sujet parlant. C'est ce qui était signifié par la parenthèse dépourvue de toute équivoque : « la langue (c'est-à-dire le sujet parlant) ». Le « sujet parlant » s'était substitué à la langue au point de donner au pronom personnel censé *la* représenter la forme masculine *il* : « *Il* [au lieu de *elle* attendu] n'aperçoit vraiment... ». Rhétorique, cette assimilation de la langue et du sujet parlant ? Sans doute. Elle manifeste cependant le caractère inséparable de ces deux objets : un système formel et un sujet humain. Ce n'est pas un hapax de la réflexion saussurienne. C'est au contraire un élément central de sa réflexion, même s'il a souvent été occulté. En voici un autre témoignage :

La conquête de ces dernières années est d'avoir enfin non seulement placé tout ce qui est le langage et la langue à son vrai foyer, exclusivement dans le sujet parlant soit comme être humain, soit comme être social. (*Ibid.*, p. 281)

Ce texte semble dater des débuts du séjour à Paris de Saussure, en 1881. Il marque donc l'ancienneté dans sa réflexion de la prise en compte du sujet parlant, ici métaphoriquement reconnu comme « foyer » de la langue et du langage. Conception persistante, puisque le texte précédemment cité remonte sans doute aux années 1909 ou 1910. Par là s'évalue la distance qui, sur ce point, éloigne Saussure des positions qui, longtemps après, seront prises par Hjelmslev.

À l'égard de l'immanence, on voit surgir le problème : qu'en est-il de l'immanence si la langue est non seulement elle-même, mais aussi le sujet parlant ? Elle ne se définit plus par elle-même, mais par sa relation, quelle qu'en soit la forme, avec une autre instance. Faut-il abandonner l'immanence et parler de transcendance ? Et dans quel sens s'établirait cette transcendance ? Du sujet à la langue ? Ou de la langue au sujet ? Je me contente de poser le problème.

Reste le problème de l'évolution des langues dans le temps. Il pose cette fois, on l'a vu à propos de Hjelmslev, la question des relations entre *immanence* et *permanence*.

Le trajet qu'il faut suivre pour traiter ce problème est entre tous complexe. Car il comporte, d'emblée, une bifurcation. L'itinéraire choisi par Hjelmslev ignore, enfin autant qu'il est possible, celui des deux trajets qui prend en compte les changements linguistiques. C'est la raison pour laquelle disparaît la distinction saussurienne de la synchronie et de la

diachronie. Saussure suit un itinéraire en tout point différent. Pour filer la métaphore, il tente de suivre à la fois les deux trajets.

Dans un premier aspect de sa réflexion, il pose en effet le « changement » diachronique comme un caractère spécifique de la langue et de tout autre système de signes :

La langue s'altère, ou plutôt évolue, sous l'influence de tous les agents qui peuvent atteindre soit les sons soit les sens. Cette évolution est fatale ; il n'y a pas d'exemple d'une langue qui y résiste. (CLG : 111)

Un exemple ? Celui des changements phonétiques qui ont affecté le latin *calidum* devenu *chaud* en français et *caldo* en italien :

Voici donc un cas où on peut mesurer si oui ou non la simple succession des phénomènes phonétiques suffirait, comme on a presque tendu quelquefois à le contester, à créer des différences allant jusqu'à l'inintelligible. Il faut affirmer qu'elle est absolument capable à elle seule de transformer l'aspect d'une langue. (Saussure 2011 : 288)

« L'aspect », est-il dit ? Serait-ce que le système reste intact ? Le problème reste posé. Mais l'« intelligibilité », en tout cas, est atteinte. À propos d'un autre système de signes, Saussure va même jusqu'à exclure du champ de la sémiologie tout objet qui n'est pas soumis au changement diachronique : c'est le cas par exemple du texte littéraire. Bloqué par le nom de son auteur, il échappe à « l'épreuve du temps », et ne saurait de ce fait être « comparé au mot », parangon exemplaire de tout objet sémiologique (Marinetti et Meli 1986 : 193).

Ainsi la langue et les autres systèmes de signes sont « fatalement » soumis aux effets transformateurs du temps : c'est du moins ce qui apparaît dans les textes cités. Et dans de nombreux autres.

Mais en même temps s'observe chez Saussure un autre mouvement de pensée. Il se manifeste souvent par une substitution lexicale. Le terme visé est celui de *changement*. Saussure le remplace par celui d'*échange*. Cette substitution se fait jour à plusieurs reprises dans *Science du langage* :

L'échange, comme seule expression véritable de tout mouvement dans la langue. Il y a deux sortes d'*échange*, qui sont complètement distinctes dans la vie de la langue, mais il n'y a point en revanche de *changement*, il faudrait qu'il y eût une matière définie en elle-même à un moment donné ; c'est ce qui n'arrive jamais ; on ne prononce un mot que pour sa valeur. Dans l'*échange*, l'unité est établie par une valeur idéale, au nom de laquelle on déclare adéquats entre eux des objets matériels qui peuvent d'ailleurs être absolument dissemblables et de plus constamment renouvelés chacun dans leur substance. C'est exactement le caractère de tous les « changements » ou « mouvements » linguistiques.

Il n'y a point d'autre principe d'*unité* que celui de l'unité de valeur ;
par conséquent pas de changement qui n'ait la forme d'un *échange*.
(Saussure 2011: 165)

Cette élimination de *changement* au profit d'*échange* vise à exclure de la théorie du langage la notion de *transformation*: « Nulle part on ne surprend une transformation », est-il dit dans le *CLG*, p. 225. Pourquoi ? C'est que seule la substance – parfois également dénommée « matière » dans le texte de 2011 – est propre à se transformer. La substitution d'*échange* à *changement* ou *transformation* n'est rien d'autre que la marque d'une double opération négative : *désubstantialisation* et *détemporalisation* des phénomènes linguistiques. *Désubstantialisation* ? Plus précisément constat répété de la non-substantialité des unités linguistiques. Et, du coup, de leur inaptitude à la « transformation », autrement dite « changement ». *Détemporalisation* ? Plus exactement constat du fait que le temps n'est pas la cause des « échanges » qu'on prend faussement pour des « changements », mais qui semblent modifier l'« aspect » de la langue. La preuve ? Saussure recourt de nouveau à la linguistique-fiction :

Si l'on prenait la langue dans le temps, sans la masse parlante – supposons un individu isolé vivant plusieurs siècles – on ne constaterait peut-être aucune altération : le temps n'agirait pas sur elle. (*CLG*: 113)

Le temps n'est pas la cause de l'« altération ». S'ensuit la mise en place de la notion, apparemment paradoxale, d'« identité diachronique ». C'est celle qui unit *calidum* à *chaud*, termes qui ont été plus haut qualifiés de « différents » au point d'être « inintelligibles » :

L'identité diachronique de deux mots aussi différents que *calidum* et *chaud* signifie simplement que l'on a passé de l'un à l'autre à travers une série d'identités synchroniques dans la parole, sans que jamais le lien qui les unit ait été rompu par les transformations phonétiques successives. (*Ibid.*, p. 250)

Et Saussure pousse le paradoxe apparent plus loin encore :

Il est tout aussi intéressant de savoir comment *Messieurs !* répété plusieurs fois de suite dans un discours est identique à lui-même que de savoir pourquoi *pas* (négation) est identique à *pas* (substantif) ou, ce qui revient au même, pourquoi *chaud* est identique à *calidum*. (*Idem*)

Le double « point de vue » adopté par Saussure à propos de la relation entre *calidum* et *chaud* – absolument différents, comme il est dit plus haut ? ou totalement identiques, comme on vient de voir ? – semble bien tomber dans la contradiction. Il n'en est rien. Sur cette « substance glissante » qu'est la langue, Saussure procède à des allers-retours qui prennent parfois les

apparences de la contradiction. C'est que les objets à décrire sont, par définition, « doubles ». Leur duplicité tient dans la coprésence de deux phénomènes : l'identité diachronique de *calidum* et de *chaud* d'une part ; et d'autre part la suite, déterminée par le « hasard » ou la « fortuité »⁵ des accidents phonétiques extérieurs à la langue qui leur ont conféré un « aspect » différent. Cet « aspect » n'a rien à voir avec leur identité fondamentale.

Finalement, on le voit, il y a de la permanence dans la langue. Sans doute même la langue est-elle en son essence permanente. Il faudrait, pour avancer un avis totalement autorisé sur les positions tenues par Saussure sur ce point, examiner dans tous ses détails la réflexion constamment inquiète qu'il mène sur le problème. Par exemple reposer, dans ses pas, le problème de l'origine du langage et des langues : on se souvient que pour lui « ce n'est pas même une question à poser » (CLG : 105). Examiner avec attention la distinction, fluctuante, qu'il pose entre « changement phonétique » et « changement analogique ». Et relire la belle métaphore de la « robe couverte de rapiécages faits avec sa propre étoffe » (CLG : 235). Elle marque la permanence de la langue : c'est toujours la même robe, car « après quelques siècles presque tous les éléments sont conservés » (*Idem*). L'étoffe, c'est vrai, la substance matérielle de l'étoffe, joue son rôle dans cette conservation. C'est qu'il faut bien une substance pour manifester incessamment la forme que la langue ne cesse pas d'être.

On le voit, du moins je l'espère : la conception que se donne Saussure de l'immanence en matière de langage informe souvent celle de Hjelmslev. Elle ne s'en distingue pas moins fortement sur plusieurs points. Avec la rigueur la plus décisive, Hjelmslev n'hésite pas à exclure, « provisoirement », précise-t-il, tout ce qui relève selon lui de la « transcendance ». Saussure voit le langage, « double par essence », comme un objet inévitablement « glissant ». La métaphore peut être prise en plusieurs sens. Je choisis son sens littéral : le langage nous échappe à tout instant en raison de la multiplicité même des points de vue, également légitimes quoique apparemment opposés, sous lesquels on peut l'observer. L'immanence, certes, est constante dans la mise en place de la langue comme système de valeurs. Mais son étroite relation avec le « sujet parlant » – congédié par Hjelmslev – relève d'un autre point de vue. Transcendental ? Peut-être pas. Mais à coup sûr non immanent.

Sur ces insondables difficultés, je ne crois pas trouver de meilleur moyen, pour conclure, que de donner la parole au Saussure de *Science du langage* :

Chaque fait de langage [...] comporte non UNE mais régulièrement
DEUX EXPRESSIONS RATIONNELLES, légitimes au même titre, l'une aussi

impossible à supprimer que l'autre, mais aboutissant à faire de la même chose deux choses ; cela sans aucun jeu de mots, comme sans aucun malentendu sur ce que nous venons d'appeler une chose, à savoir un objet de pensée distinct, et non une idée diverse du même objet. (Saussure 2011 : 67)

Notes

- 1 Muni de quelques précisions supplémentaires, ce texte est la version originale, en français, de l'article publié en espagnol dans le volume « La inmanencia en cuestión » de la revue mexicaine *Temas del Seminario*.
- 2 Le danois *sprog* (*sproget* avec l'article postposé), de la même façon que l'allemand *Sprache*, l'anglais *language* et de nombreuses autres langues, ne marque pas l'opposition manifestée dans les langues romanes par les couples tels que *langue/langage*, *lingua/linguaggio*, *lengua/lenguaje*, *lingua/linguagem*, etc. Le résultat de l'indifférenciation est que le contexte seul permet de repérer la différence de sens, au risque du doute, parfois possible, entre les deux interprétations.
- 3 Si les noms sont absents, les deux adjectifs *diachronique* et *synchronique* (en danois *diakroniske* et *synkroniske*) sont présents, le premier au moins deux fois, le second au moins une fois dans les *Prolégomènes* (HJELMSLEV 1971 : 133, 1993 : 93). Les deux adjectifs affectent non le changement linguistique, mais le problème de l'institution de l'alphabet. À la page 16 de l'édition française de 1971, *diachronique* traduit *historisk* (HJELMSLEV 1993 : 10).
- 4 Je cite le *CLG*, suivant ici l'exemple de Hjelmslev, qui, à vrai dire, ne pouvait, en son temps, pas faire autre chose. En ce point, la fidélité à peu près littérale du texte est garantie par ses sources manuscrites. Voir par exemple *SOFIA* (2015 : 361).
- 5 Saussure substitue parfois ce beau néologisme à l'habituel *hasard* pour parler du régime, selon lui strictement aléatoire, des « mutations de sons » qui s'observent dans « l'état matériel des signes » (SAUSSURE 2002 : 215).

Bibliographie

ENGLER, RUDOLF

[1968] *Édition critique du Cours de linguistique générale*, tome I, Wiesbaden, Otto Harrassowitz, 1989.

GODEL, ROBERT

(1957) *Les sources manuscrites du Cours de linguistique générale de Ferdinand de Saussure*, Genève, Droz.

HJELMSLEV, LOUIS

[1943] *Omkring Sprogteoriens Grundlæggelse*, Travaux du Cercle Linguistique de Copenhague, Vol. XXV, 1993.

(1966) *Le langage*, Paris, Minuit

(1971) *Prolégomènes à une théorie du langage*, Paris, Minuit.

MARINETTI, A. ET MELI, M.

(1986) *Ferdinand de Saussure : le leggende germaniche*, Este, Zielo.

SAUSSURE, FERDINAND (DE)

[1916] *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot ; référencé dans l'article par l'abréviation CLG ; rééditions de 1922 et 1986.

(2002) *Écrits de linguistique générale*, Paris, Gallimard.

(2011) *Science du langage. De la double essence du langage*, Édition des Écrits de linguistique générale établie par René Amacker, Genève, Librairie Droz.

SOFIA, ESTANISLAO

(2015) *Collation Sechehaye du Cours de linguistique générale*, Louvain, Peeters Leuven.

SPINOZA, BARUCH (DE)

(1954) « Pensées métaphysiques », in *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll. Pléiade, p. 300-356.